

Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **32 (2016)**

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS

Alix Heiniger, *Exil, résistance, héritage. Les militants allemands antinazis pendant la guerre et en RDA (1939-1975)*, Neuchâtel, Amphil, 2015, 402 p.

Tiré de sa thèse de doctorat, l'ouvrage d'Alix Heiniger propose d'éclairer un pan peu connu de l'histoire sociale du communisme : l'engagement des militants antinazis allemands exilés pendant la Deuxième Guerre mondiale et leur devenir lors des décennies suivantes. L'étude se consacre aux membres des organisations *Freies Deutschland* (FD), groupes antifascistes fondés dans plusieurs pays à l'automne 1943. Regroupant des individus de plusieurs filiations politiques, en majorité communistes, les FD ont pour buts le renversement du régime hitlérien, la fin de la guerre et l'instauration d'un État démocratique en Allemagne.

Suivant un plan chronologique quelque peu atypique, le livre est divisé en trois parties, qui révèlent des temporalités distinctes. La première partie retrace la préhistoire des FD et leur engagement dans la clandestinité, la deuxième examine la phase très courte (de quelques mois à un peu plus d'une année) d'existence légale de ces organisations et la troisième partie couvre les trois décennies qui suivent la fin de la guerre.

L'approche comparative est au cœur de cette étude, puisque trois pays ayant accueilli des réfugiés antifascistes allemands sont examinés : la France, la Suisse et la Belgique. Dans ces trois espaces, les membres de

Freies Deutschland connaissent tout d'abord la clandestinité, puisque les pays d'accueil se méfient des communistes allemands, même si pour ces derniers « la révolution n'est pas à l'ordre du jour » (p. 203). Les FD profitent de l'appui des partis communistes nationaux, dont le poids politique est inégal : alors que le Parti communiste suisse ne compte en 1937 que 6300 membres, son homologue français en possède 340 000. La Suisse représente d'ailleurs dès les années 1930 une base arrière importante pour les partis communistes allemand (KPD) et autrichien. En 1935, le secrétariat en exil de la section sud du KPD s'installe à Zurich. Toutefois, la mobilisation des militants antifascistes allemands est entravée par l'interdiction qui est faite aux étrangers de mener des activités politiques.

Soucieuse de préserver ses relations politiques et économiques avec l'Allemagne hitlérienne, la Confédération accueille les réfugiés avec parcimonie. À partir de 1940, plusieurs camps sont ouverts pour accueillir des réfugiés communistes, socialistes et syndicalistes. Malgré l'hétérogénéité des nationalités, des cultures et des filiations politiques, l'organisation interne des camps est poussée et témoigne d'un remarquable « internationalisme en internement » (p. 47), qui s'inscrit dans la continuité de l'expérience des Brigades internationales en Espagne. Ce n'est qu'après la dissolution du Komintern en 1943, et avec l'approche de la fin de la guerre, que les militants vont davantage se concentrer sur leurs aspirations natio-

nales, dans le contexte de repli sur la nation qu'on observe dans les partis communistes européens.

En France et en Belgique, les comités *Freies Deutschland* sont légalisés à la Libération, en 1944, alors qu'il faut attendre la fin avril 1945 pour que la Suisse légalise l'organisation, tout en continuant à la surveiller étroitement. Les différents espaces de la lutte antifasciste permettent aux réfugiés « d'envisager l'exil comme une expérience collective » (p. 53) et les incitent à développer une multiplicité de pratiques résistantes, lesquelles sont tributaires des spécificités des contextes locaux. Ainsi, le travail de FD en France pendant la guerre a notamment consisté à promouvoir, dans un contexte extrêmement défavorable, l'image du résistant allemand au nazisme comme représentant légitime de la nation allemande. Après la Libération, *Freies Deutschland* s'attache aussi à dénoncer aux autorités les criminels de guerre allemands présents sur le territoire français, tâche rendue difficile par la détérioration des relations entre FD et le gouvernement provisoire français. À l'inverse, la Suisse ne connaît pas une telle germanophobie et les rapports entre les antifascistes allemands et le gouvernement helvétique s'améliorent à la fin de la guerre. Le soutien au retour qu'apporte FD aux réfugiés allemands va en effet dans le sens de la politique migratoire de la Confédération, qui considère la Suisse comme un lieu de passage et non pas une terre d'asile définitive.

C'est tout l'intérêt de ce livre que d'offrir une étude approfondie de l'engagement militant dans des contextes très divers : l'exil, la clandestinité, le retour au pays, l'appartenance à un

parti au pouvoir. L'étude combine analyse qualitative et quantitative. En ce sens, l'auteure mène une enquête prosopographique, laquelle sert à identifier les caractéristiques communes et les différences dans les profils des militants de *Freies Deutschland*. L'échantillon comprend 349 individus, répartis entre les trois pays. Si la plupart des membres des FD sont des communistes, leurs profils sont hétérogènes. On apprend par exemple que parmi ceux qui mènent une activité professionnelle en Suisse, on trouve essentiellement des gens actifs dans les champs intellectuel ou artistique, mais aucun ouvrier. Heiniger décrit en outre plusieurs cas atypiques, tel celui de la théologienne Charlotte von Kirschbaum, secrétaire de Karl Barth et membre de la direction de *Freies Deutschland* en Suisse. Bien moins nombreuses que les hommes, les femmes sont en revanche tendanciellement plus politisées. Pendant la guerre, en France et en Belgique, elles sont souvent envoyées en première ligne, au contact des soldats allemands.

Les militants antifascistes allemands font usage d'un répertoire d'actions très varié : certains participent aux maquis de la Résistance en France, d'autres coordonnent les activités de secours à l'Allemagne, en collaboration, par exemple, avec la Centrale sanitaire suisse. Le Schauspielhaus de Zurich témoigne de l'une des formes de résistance les plus originales. Cette troupe rassemble neuf militants de *Freies Deutschland*, qui ont fui l'Allemagne avant la guerre. Entre 1933 et 1945, le Schauspielhaus représente un véritable refuge pour le théâtre germanophone antinazi et a influencé des auteurs tels que Frisch

ou Dürrenmatt. En France, l'action de FD se poursuit après la Libération, notamment par un travail de rééducation antifasciste mené auprès des centaines de milliers de prisonniers allemands qui sont détenus dans les camps.

La fin de la guerre précipite la fin des FD, puisque le principal objectif qu'elles s'étaient assigné – la chute du régime national-socialiste – est accompli. En décembre 1945, les FD sont dissoutes en France et en Suisse, mais la plupart de leurs anciens membres, retournés en Allemagne, vont poursuivre un engagement militant et participer à la dénazification et à la reconstruction de l'Allemagne, principalement dans le territoire qui devient en 1949 la RDA.

En Allemagne de l'Est, tout comme dans d'autres démocraties populaires, de nombreux militants communistes sont victimes de purges entre 1949 et 1953, qui rappellent celles qui ont frappé l'Union soviétique à la fin des années 1930. Ces purges sont le résultat de la reconfiguration du champ communiste au début de la guerre froide et après la rupture entre Tito et Staline en 1948. En RDA, cette évolution se traduit par la soviétisation du parti unique SED (*Sozialistische Einheitspartei Deutschlands*), ainsi que par une entreprise de falsification de l'histoire de la résistance antifasciste et de celle du KPD lui-même. Heiniger examine avec minutie les procès de certains militants communistes réfugiés à l'Ouest et montre comment ils ont à la fois été dépouillés de leur identité antifasciste et écartés du pouvoir, au profit de ceux qui, à l'instar de Walter Ulbricht, s'étaient exilés en URSS. Discrédités et dépouillés de leur capi-

tal politique, les communistes qui, souvent au péril de leur vie, ont lutté à l'Ouest contre le nazisme, sont considérés par le SED comme des traîtres servant les intérêts de l'impérialisme. Leurs rapports avec l'agent américain Noel Field (en fait prosoviétique) alimentent la théorie du complot anglo-américain, qui sert souvent de prétexte pour justifier la répression. Certains militants sont emprisonnés, voire torturés, ou se voient condamnés à « la pire des sanctions » (p. 256) : l'exclusion. Pour l'éviter, les victimes de ces purges ne contestent pas la version fictive fabriquée par le SED et se sacrifient pour le parti. Car la fidélité au parti confine à la dépendance, comme l'atteste le témoignage d'Erwin Ganzer, qui affirme : « si je gruge le parti, je me gruge moi-même, sans le parti, je ne suis plus rien » (p. 255).

Ce n'est qu'à partir de la fin des années 1950 que les militants de FD vont être peu à peu, quoique non officiellement, réhabilités. Certains vont même acquérir une place honorifique au sein du SED, celle de « héros du musée vivant de la tradition du SED » (p. 348). À l'appel du parti, nombre d'entre eux livrent leurs témoignages personnels dans le cadre de récits autobiographiques que la RDA utilise à des fins didactiques et de propagande. Bien que soumis à la censure, ces textes restituent les expériences du militantisme antifasciste dans ses différentes dimensions : la lutte armée, l'internement dans des camps ou encore les violences subies. Faisant office de biographie collective des organisations *Freies Deutschland*, ils contiennent aussi parfois d'intéressants éléments sur la vie quotidienne, à l'instar des récits de femmes qui ont accouché dans la clandestinité. Sou-

cieux d'asseoir sa légitimité sur le mythe fondateur de l'antifascisme, le régime est-allemand encadre la construction d'un récit historique produit par les anciens acteurs eux-mêmes, tels Hans Teubner, qui signe une monographie sur l'exil en Suisse¹, laquelle lui vaudra d'obtenir le grade de docteur, à l'âge de 70 ans. Cette réhabilitation tardive n'ôtera toutefois pas aux anciens exilés la position d'isolement qu'ils occupent souvent en RDA, dans laquelle «le parti constitue le seul élément qui les lie véritablement à leur pays» (p. 349).

Face à la pénurie de sources, qui est le résultat évident de l'action clandestine, Alix Heiniger utilise avec à-propos les nombreux témoignages des militants, recueillis certes a posteriori et dans une perspective propagandiste, mais néanmoins très riches. Convainquant, le dispositif méthodologique de l'ouvrage est complété en annexe par d'intéressantes réflexions de l'historienne sur l'approche prosopographique, non dénuées d'un souci didactique. On regrettera toutefois que le livre ne propose pas une revue de la littérature plus approfondie, qui aurait permis de mieux placer dans l'historiographie un travail somme toute original et très instructif, fruit d'une recherche méticuleuse et d'une fine analyse.

NUNO PEREIRA

Ce compte rendu est paru initialement en ligne : www.hsozkult.de/publicationreview/id/rezbuecher-24351

¹ Hans Teubner, *Exilland Schweiz. Dokumentarischer Bericht über den Kampf emigrierter deutscher Kommunisten 1933-1945*, Berlin 1975.

Laurent Gallet, *Machinations et artifices. Antoine Cyvoct et l'attentat de Bellecour (Lyon 1882)*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2015, 414 p., 20 €

Avec un titre pareil, on s'attendrait à un roman noir ; mais il s'agit bien là des motifs de la condamnation à mort d'Antoine Cyvoct, le 12 décembre 1883, qui aurait «par machination ou artifices coupables provoqué à une tentative de donner volontairement la mort...» Mais on ne saura jamais s'il a été condamné pour un article de presse ou pour avoir posé une bombe, pas plus qu'on ne saura s'il était ou non coupable de cet attentat.

Un engin explosif avait été déposé dans une loge du café L'Assommoir, place Bellecour à Lyon, en octobre 1882 ; un quidam paya de sa vie sa tentative de l'éteindre. Sous le nom de «Monsieur Charles», Antoine Cyvoct vivait alors à Lausanne, chez les époux Louis et Henriette Hermenjat, 5 chemin du Bas-du-Calvaire, mais il aurait pu revenir à Lyon ces jours-là.

C'est toute l'habileté de Laurent Gallet de décrypter les démarches policières et judiciaires autour de cet incident. Il relate, assez classiquement, les antécédents de Cyvoct, sa famille, son travail, son militantisme anarchiste, puis ses errances en Suisse et en Belgique jusqu'à son extradition de ce dernier pays ; il met en scène le milieu anarchiste lyonnais, les procès à répétition pour délit de presse, jusqu'au «procès des 66» de janvier-février 1883, qui vit la condamnation de Kropotkine, Émile Gautier et d'autres à plusieurs années de prison.

Après le procès de Cyvoct lui-même, on suit l'anarchiste au bagne de Nouvelle-Calédonie, ses demandes

répétées en révision puis en grâce, son retour enfin et les années suivantes de sa vie.

Le procès même est évidemment au centre de cet ouvrage : en douze actes, « Comment on fabrique un coupable », l'auteur livre une lecture critique et fine de toutes les pièces qu'il a examinées. Accumulation et contradiction des témoignages, des motifs d'inculpation, des attendus mènent à une réflexion historico-juridique passionnante.

Les archives ne se suffisent généralement pas à elles-mêmes et ne doivent pas toujours être prises au pied de la lettre. Le cas du « manuscrit Corre » est exemplaire de la démarche historique. Un cahier contenant des copies de lettres du bagné de Cyvoct, accompagné de papiers d'un médecin brestois, est conservé aux Archives municipales de Lyon. Qui a recueilli ces lettres, qui les a copiées, sont-elles conformes aux originales, comment sont-elles arrivées à Brest puis à Lyon ? En six pages, Laurent Gallet mène l'enquête, vérifie des hypothèses, trie certitudes et zones d'ombre. Depuis là, avec prudence, il parvient à reconstituer la vie au bagné d'Antoine Cyvoct et de ses compagnons.

Il a probablement lu tout ce qui, de près ou de loin, concerne le « cas » Cyvoct dans la presse anarchiste, la grande presse, la littérature judiciaire et juridique ainsi que dans les archives de France, de Suisse et de Belgique. Il y a là des années de patientes recherches et de réflexions minutieuses, qui se reflètent dans l'imposante bibliographie, les annexes et l'index précieux.

Quelques situations auraient pu être mieux mises en contexte ; le rôle du mouchard Valadier-Garraud, qui sévit à Lyon puis à Genève, Neuchâtel

et Zurich, est bien expliqué, mais le personnage lui-même n'est pas présenté (sa biographie figure dans le Dictionnaire Maitron en ligne) ; le nom d'un des hôtes lausannois de Cyvoct, le tailleur Félicien Darbellay, est orthographié malencontreusement Darbelet, probablement comme dans les minutes de son témoignage. Défauts véniels, comme les quelques coquilles qui ont passé le filtre de la relecture.

Laurent Gallet, qui gère le Centre de documentation libertaire de Lyon, a choisi de ne pas faire une recherche universitaire et de ne pas quémander un statut d'historien ; saluons la démarche.

MARIANNE ENCKELL

Trois vies de rebelles

Max Tobler, « Die Welt riss mich », Aus der Jugend eines feinsinnigen Rebellen (1876-1929),

éd. par Christian Hadorn, Zurich, Chronos, 2015, 371 p.

Esther Bertschinger-Joos, Richard Butz, Ernst Frick, Zürich-Ascona, Monte Verità : Anarchist, Künstler, Forscher, Zurich, Limmat, 2014.

Franziska Schürch, Isabel Koellreuter, Heiner Koechlin 1918-1996 :

Porträt eines Basler Anarchisten, Bâle, Friedrich Reinhardt, 2013,

215 p. Publié en coffret avec

Heiner Koechlin, Ausgewählte Schriften, même éditeur, 276 p.

Christian Hadorn avait écrit pour la *Revue suisse d'histoire* (63, 2013) une fine analyse des mémoires du médecin

zurichois Max Tobler (1876-1929), restés jusque-là inédits. Les voici enfin publiés, avec une longue postface de l'éditeur. Tobler, ami proche de Fritz Brupbacher, y raconte avec humour – et un souci pédagogique certain – ses années de formation d'homme et de militant. Ou comment l'engagement abstinent au lycée et la rencontre de jeunes femmes russes mène au syndicalisme révolutionnaire et au socialisme ! L'autobiographie s'arrête toutefois en 1904, au moment où Tobler devient une figure du mouvement ouvrier zurichois ; elle est heureusement complétée par Christian Hadorn.

Ernst Frick (1881-1956) a eu plusieurs vies : ouvrier fondeur, trimardeur, anarchiste véhément et illégaliste, peintre, amant et père, explorateur de mots enfouis... Un bel ouvrage à deux voix, riche d'illustrations et de documents, équipé de volumineuses notes, d'index et de sources, lui rend un hommage mérité.

On ne peut malheureusement pas en dire autant de la biographie commanditée de Heinrich Koechlin (1918-1996), libraire bâlois dont toute la vie témoigna des engagements et de la solidarité libertaire. L'intérêt que lui portent les auteures ne compense pas leur méconnaissance de l'anarchisme, de l'antifranquisme, des personnages secondaires évoqués. Le volume biographique est accompagné d'un riche recueil de textes qui montre bien la diversité des intérêts et des activités de Koechlin.

M. E.

Belles images

Immagini al plurale.

Fotografie storiche della Fondazione Pellegrini Canevascini, Bellinzone, FPC, 2015, 128 p., CHF 20.–

Pour marquer ses cinquante ans, la Fondazione Pellegrini-Canevascini de Bellinzone a achevé, avec le soutien de Memoriav, un vaste projet de numérisation, de conservation et de valorisation de ses collections photographiques. L'album introduit et commenté par plusieurs de ses collaboratrices et collaborateurs fait suite à une exposition présentée en automne 2015 au Museo Castello di Sasso Corbaro. On pourra aussi se référer à l'article de Letizia Fontana dans nos *Cahiers* 31, « Le mouvement ouvrier tessinois dans les photographies de la Fondazione Pellegrini Canevascini ».

Ce sont surtout les photos d'anonymes qui sont parlantes, parce qu'elles sont prises à la volée, avec empathie, souvent par des photographes anonymes : grévistes à vélo ou en robes du dimanche, manifestants à lavallière, mineurs et terrassiers en plein danger, enfants en colonies de vacances. Pausés et posés lors d'excursions populaires, où les participants montrent fièrement à la caméra le journal socialiste ou syndical : sur ce thème, on pourrait lancer un projet d'anthologie internationale, tant le thème se retrouve d'un bout du monde à l'autre !

M. E.

Simone Soldini, Maurizio Antonioli, Maurizio Binaghi et al.,
Addio Lugano bella. Anarchia tra storia e arte: Da Bakunin al Monte Verità, da Courbet ai dada,
Mendrisio, Museo d'Arte, 2015, 216 p., ill.

En même temps que l'exposition signalée dans nos *Cahiers* 31, un ouvrage richement illustré a été publié par le Musée de Mendrisio. Son curateur Simone Soldini y retrace l'ambition de ce projet et réfléchit aux relations entre beaux-arts et anarchisme; Maurizio Antonioli fait un tableau fort bien enlevé du mouvement anarchiste et de ses expressions visuelles, des origines à 1914; Maurizio Binaghi retrace l'importance du Tessin comme carrefour pour les anarchistes. De nombreuses reproductions en couleur montrent un riche panorama de ces rencontres.

M. E.

Quelques rééditions

Ernest Cœurderoy,
Jours d'exil [1851],
préfaces de Jacques Gross et Max Nettleau, postfaces de Marianne Enckell et Marc Vuilleumier, Genève, Héros-Limite, 2015, 921 p.

Maurice Piazola,
Thomas Münzer, ou la guerre des paysans [1958], Genève, Héros-Limite, 2015, 276 p., ill.

Maurice Piazola, Peintres et vilains. Les artistes de la Renaissance et la grande guerre des paysans de 1525 [1962], préface de Raoul Vaneigem, Montreuil, L'Insomniaque, 2015, 159 p., ill.

La rédaction signale également

Carola Togni (et Jean-Pierre Tabin,
«Syndicats et assurance chômage, une politique à double tranchant», *Cahiers* 27, 2011),
Le genre du chômage. Assurance chômage et division sexuée du travail en Suisse (1924-1982),
Antipodes, 2015, 375 p., CHF 45.–

Francesco Garufo
 («Ces pères tranquilles de la haute conjoncture: les travailleurs frontaliers dans l'horlogerie suisse (1945-1980)», *Cahiers* 29, 2006),
L'emploi du temps. L'industrie horlogère suisse et l'immigration (1930-1980),
Antipodes, 2015, 341 p., CHF 41.–